On battit la chamade

SIX MOIS. Oui, il y avait aujourd'hui six mois de cela : effroyablement courts, ou effroyablement longs. Sans doute les deux à la fois. Samedi, à midi, la semaine terminée, j'ai quitté l'étude de Maître Grazzianelli. Comme dans toutes les études, le notaire ne fait pas grand chose par lui-même, et tout le travail repose sur les robustes épaules du premier clerc, en l'espèce moi-même. Simone, la dactylo, m'a salué d'un : « Bonne journée, Monsieur Sorensen, » et Bodard, le second clerc, d'un : « À lundi, Lionel. »

L'étude se trouve sur le port^a, que j'ai longé avec un regard distrait sur un grand méthanier en cours d'achèvement, encore très haut au dessus de sa ligne de flottaison, la grosse hélice couleur rouille à moitié émergée. La coque noire était surmontée à l'arrière par des superstructures blanches, aussi élevées qu'un immeuble de trois étages, et une cheminée vert émeraude ceinturée de deux bandes rouges. J'ai lu machinalement le nom porté en lettres d'or sur la poupe : Styria.

Le petit port, en face des chantiers de construction, est renommé pour son pittoresque, et les étrangers y viennent baguenauder, l'été, bardés d'appareils de photo, prêts à gober tout ce qui peut leur sembler original. Mais les gens du pays comme moi n'y prêtent plus guère attention. L'érosion du temps n'épargne pas la beauté des lieux. Cela, tout le monde le sait. Mais, plus insidieuse encore, elle étend sur

a. Il s'agit de celui de La Ciotat.

nos yeux une sorte de taie grisâtre qui ôte toute fraîcheur, tout relief, à ce que nous voyons quotidiennement. Et je me demandais s'il en était de même pour les personnes que l'on croit aimer, et qu'on finit par ne plus voir que comme des ombres.

Pour un mois de décembre, il faisait plutôt beau : froid, mais peu de vent et un ciel couleur de mer, seulement plus pâle. Tout en longeant le quai, hésitant pour savoir où j'allais dîner, je me répétais que cela faisait six mois, et que je ne pouvais plus le supporter — ni me supporter moi-même, ni rien supporter au monde. La seule idée d'entrer dans un restaurant quelconque, d'en affronter les odeurs, de me coincer à la table la plus incommode, celle où l'on place toujours le dîneur solitaire, pendant que les gens déjà installés vous jettent un coup d'œil torve par dessus leurs assiettes pleines, tout en mastiquant avec ténacité, me décourageait. Ingurgiter une pitance anonyme avec un rosé douteux autant qu'obligatoire, seul, alors qu'un repas ne peut être que communautaire... non, ce jour là, j'en étais écœuré à l'avance.

Alors, que faire ? D'abord m'éloigner de la foule qu'attire toujours le port, centre vital de la ville ; le vieux réflexe de la fuite en un lieu isolé, quand on a mal. Non que cela arrange grand chose, bien sûr ; mais pourquoi pas ? Avec un ricanement intérieur, je me souvenais du passage où Saint-Simon raconte que Madame de Maintenon, contrariée par un duc quelconque, alla réfugier son chagrin sur sa chaise percée. Moi, je visais tout de même plus haut, au sens exact du mot : il me fallait aller sur une hauteur pour y voir plus clair, de toutes façons. Je me suis donc rendu au parking de la jetée où je laisse d'ordinaire mon auto, une Alfa couleur caramel. On m'a toujours affirmé que j'avais un goût déplorable en matière de tons, et je finis par croire que c'est vrai. Mais, caramel ou pas, cette auto me convenait. Et d'ailleurs, quelle importance ?

Où aller ? n'importe où, pourvu que ce fût hors du monde, comme disait l'autre : *anywhere out of the world*^a. J'ai donc traversé la ville, lentement, à cause de la circulation dans le port et les petites rues, puis j'ai entamé la forte pente qui mène vers le sémaphore. Pourquoi pas ? Pendant que je montais à moyenne allure, puisque sans but précis, ma pensée revenait malgré elle six mois auparavant. C'était le début de juillet : l'étude reste ouverte pendant l'été, puisque c'est le moment où déferle le flux des estivants et où la population de la ville fait plus que quadrupler. Je reprenais mon travail après une semaine d'absence due à une angine. Pas grave : j'allais reprendre bientôt mon divertissement favori, la plongée sous-marine ; non, pas la pêche, rien que la plongée : massacrer des poissons ne m'a jamais intéressé. Et pour la fin du mois, une petite croisière sur un voilier que nous nous mettions tous les ans à cinq ou six pour louer ; peut-être vers la Corse, cela restait à préciser.

Durant ces huit jours, dont la moitié au lit, je n'avais guère cessé de penser à une seule personne, ou plutôt je m'étais efforcé de réfléchir à ce que je devais penser de cette seule personne, Lorena. C'était la nièce du patron, et, à l'étude, elle tenait, d'ailleurs fort bien, le rôle de secrétaire. Quoi ? le roman-photo classique ? La charmante secrétaire, blonde comme les blés, qui héritera de l'argent du tonton notaire, et le beau brun de clerc, le clerc obscur, comme le répète toujours, avec ce braiement d'âne qui lui sert de rire, cet imbécile de Bodard, découvrant soudain leurs sentiments cachés, leur cœur parle, et l'amour fleurit sur un fond de Méditerranée. Hé non ! rien de tout cela. Lorena est aussi brune que réservée, et moi je tire plutôt sur le roux. Quant aux fleurs de l'amour sur mer de carte postale. . .

Une brève histoire en demi-teinte, loin des éclats romantiques de la passion, et, peut-être pour cette raison, une de

a. Titre du 48^e des *Petits poèmes en prose* de Charles Baudelaire.

ces blessures secrètes qui font si mal. Nous étions d'abord des collègues de travail, et sur ce plan l'entente a été rapide ; nous étions compétents tous les deux, sérieux dans le métier ; nous nous consultions volontiers l'un l'autre dans les cas difficiles, avec profit. Bref, nous avons bientôt formé ce qu'on pourrait appeler une bonne équipe. Sans plus. Le milieu notarial n'est guère propice au marivaudage ; je ne connais pas de films ou de romans où l'on voit naître et grandir une tumultueuse passion au milieu des dossiers. Et quand un jour Lorena a posément remarqué qu'il serait plus simple désormais de nous appeler par notre prénom, ni elle ni moi n'y avons vu la moindre malice, le plus petit sous-entendu, justement parce qu'il n'y en avait point.

Ainsi coulait le temps. Sans être captivant mon métier est intéressant, moins par le côté purement technique que par les curieux spécimens d'humanité qu'il me faisait côtoyer. Pas toujours sympathiques, c'est vrai, et tout le monde sait que les héritiers peuvent former un affreux panier de crabes, ou que des problèmes de mitoyenneté sont capables de mener deux propriétaires à des haines barbelées. Mais il n'y a pas que cela : souvent l'on venait me consulter avec une simplicité et une confiance qui me touchaient, à travers l'endurcissement relatif que finit par provoquer toute profession. Si bien que je venais à l'étude sans ennui, d'autant que je trouvais agrément à travailler avec Lorena — Et même plaisir, simplement à la revoir chaque matin. De la confiance nous étions parvenus peu à peu à une collaboration amicale. Quand j'arrivais, son bonjour s'éclairait de ce sourire grave qui la caractérise et qui chaque fois constituait pour moi une paisible bienvenue.

Je sais, je sais : d'après les normes des romans-photos, elle aurait dû être blonde, bouclée, plutôt petite et potelée, avec de langoureux yeux d'escarboucle et un décolleté vertigineux. Et moi, les épaules larges, la taille mince, des prunelles

d'anthracite, et au bout de trois minutes, comme magnétisés, dans les bras l'un de l'autre. Pas de chance pour le roman-photo, et peut-être pour moi (bien que j'en doute). Mais comment la décrire, alors qu'on demeure toujours impuissant à décrire, et même à revoir par l'imagination, les êtres chers ? Des cheveux d'un noir profond, toujours soigneusement lissés et séparés par une raie médiane, encadrant un visage d'un ovale exact, à l'expression réservée, un peu secrète même. Une beauté calme qui faisait songer au portrait qu'Ingres a peint de Madame de Senomes. Quelle tristesse d'être contraint de tenter l'évocation d'un visage vivant en se référant à un tableau figé ! Est-ce que les sentiments les plus fortement éprouvés devraient aussi se résoudre à des mots abstraits écrits sur une page quelconque ?

Pendant que j'entamais sans hâte la série des raides virages qui mènent vers le sémaphore, je me suis mis à fredonner tout bas une vieille complainte de cow-boys, qui se chantait vers 1860, lors de la conquête de l'Ouest ^a :

« The years have gone by slowly, Lorena
 The snow lies over the roofs and the plain,
 The sun is sad in the sky, Lorena,
 The icicles have replaced the verbena.
 But my heart still beats just as loud.
 So many months have gone by, Lorena,
 Since I last held your hand in my hand. »

Eh oui, c'est presque mon histoire, six mois : « So many months... » Jour après jour, donc, notre camaraderie devenait amitié. Du moins je le croyais. Sans arrière-pensée : je ne lui faisais pas la cour, et l'idée ne m'en venait pas. Mais j'éprouvais un plaisir grandissant à la retrouver et deux ou trois fois nous sommes allés ensemble à une pizzeria prendre

a. Poème composé en 1856 par le révérend Henry D. L. Webster. Musique de Joseph Philbrick Webster. Chanté dans les deux camps pendant la guerre de Sécession, et utilisé dans de nombreux westerns.

le repas de midi. Nous parlions de choses et d'autres, sans aborder les questions personnelles. Elle m'interrogeait sur la plongée sous-marine, par gentillesse naturelle, sachant bien que c'était mon hobby. Nous discutons de musique, terrain sur lequel nous n'étions jamais d'accord, mais paisiblement, comparant nos points de vue sans querelle. Elle tenait pour Brahms que je n'aime guère, et s'étonnait de ma prédilection pour Scarlatti. Je la vois encore, dans la fumée de cette seule cigarette qu'elle s'accordait au dessert, m'exposant ses arguments avec sa voix un peu sombre (je ne trouve pas d'autre terme) et le regard direct de ses yeux noisette. Une fois au travail, le plan technique était le seul de nos relations.

Sorti de l'étude, j'avoue que je ne pensais pas constamment à elle, et que mes activités habituelles me faisaient retourner à la mer. La voile et la plongée m'attiraient assez pour me détourner d'analyser d'éventuels états d'âme. Vie de célibataire paisible, confortable, sans grande richesse, c'est vrai, et fondée sur un solide égoïsme. Aurais-je été plus ou moins heureux de continuer ainsi ? Question insoluble, pensais-je, tout en jetant un regard presque indifférent sur une chaîne de rochers un peu en contrebas à ma droite, où se distingue une grande arche naturelle que j'avais eu le vague projet d'aller voir de plus près pour la photographier. Mais pas aujourd'hui.

Ainsi passaient les jours, sans heurt ni ressaut particuliers. Et je me rends compte à quel point, vue de l'extérieur, mon histoire peut paraître plate : pas d'éclats, de querelles, de trahison, de viol ni de meurtre. Comme si tout ce fracas était nécessaire pour l'évolution des sentiments. . . Jusqu'au jour où je suis tombé malade, banalement, d'une médiocre angine. La vie est bien quotidienne. J'aurais dû échapper à un terrible accident où j'aurais montré mon héroïsme, par exemple en sauvant une vieille dame d'un incendie. Et Lorenna se serait précipitée vers mon lit de douleur ; elle m'aurait

trouvé étendu, très pâle et très beau, un bandeau taché de sang autout du front, elle aurait pris mes mains brûlantes dans les siennes, etc. . . Mais il faut croire que je ne suis pas un personnage de roman. C'est ainsi.

La montée était terminée, je me suis arrêté, hésitant, à la bifurcation. À gauche, vers le sémaphore ? Non, décidément pas. Plutôt à droite, la route des crêtes, en direction de Cas-sis. J'ai baissé ma vitre : l'air était froid, mais plaisant, par cette journée ensoleillée.

« The sun is sad in the sky, Lorena. »

Je suis reparti lentement, avec l'idée de m'arrêter, à un des des belvédères, pour penser un peu devant le miroir de la mer. Pourquoi pas ?

Angine ultra-prosaïque, donc, pour laquelle le docteur m'a donné ou ordonné huit jours d'arrêt de travail. Me voilà donc au lit pour la semaine en mon gîte, et ainsi que dit l'autre^a en un vers ô combien disgracieux :

« Car que faire en un gîte, à moins que l'on
ne songe ? »

Deux ou trois jours de fièvre, d'inhalations et de gargarismes ne m'ont guère porté à la réflexion ordonnée. Aucune envie de lire ni d'écouter de la musique. Mon esprit paresseux laissait des images se présenter à lui à leur guise, plus ou moins cohérentes, d'abord : souvenirs, par bribes, de lectures, de scènes anciennes ou récentes, méditation brumeuse sur la façon d'aménager le voilier pour notre croisière, conversations avec Lorena, présence obstinée de l'allegro barbaro de Bartok, qui assiégeait impitoyablement ma pensée, une promenade au cap Sicié, le sourire tranquille de Lorena, une lointaine scène de ma petite enfance, la voix de Lorena. . . Lorena, toujours Lorena. . .

a. Jean de la Fontaine.

Mais qu'est-ce qui se passait donc ? La fièvre une fois tombée, j'ai essayé de réfléchir, de faire un peu d'auto-analyse. Pourquoi tant de place en mes pensées pour Lorena ? Je l'aimais bien, oui : je la trouvais belle, attrayante sans qu'elle fit aucun effort pour l'être. Elle me plaisait, à coup sûr. Allais-je me mettre à l'aimer, à tomber amoureux, selon l'horrible expression (pourquoi tomber ? aimer vraiment, n'est-ce pas monter ?) ? Au fond, que savais-je de l'amour ? Rien jusqu'à présent, sinon que j'aspirais à aimer, mais n'avais pas encore rencontré celle que je devrais aimer.

Que je devrais aimer... Si bien que dans mon gîte je retournais, perplexe, cette stupide question sous toutes ses faces : comment savoir si j'étais vraiment amoureux, ou si, seulement, je me figurais l'être. Plus stupidement encore, je cherchais en moi-même s'il y avait un critère indiscutable pour reconnaître l'amour authentique. Un reste de bon sens me soufflait que le seul fait de poser ainsi la question témoignait d'un sentiment incertain. Mais l'imagination luttait contre la raison. Et puis pourquoi nier que j'étais attiré vers Lorena ? C'était un fait, cela, pas de l'imagination.

Alors, quel parti prendre ? Lui écrire, de but en blanc ? Et quoi ? « Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous déclarer que je suis amoureux de vous. » Et, pendant que j'y étais, une lettre d'amour sur papier à en-tête de l'étude Grazzianelli ? Grottesque et ridicule. Le plus sensé était d'attendre le premier lundi de juillet, où je devais reprendre mon travail ; une fois à l'étude, de saluer Lorena et de lui proposer de dîner avec moi, à midi. Là, une explication pourrait trouver place, et je verrais vite si elle répondait à mes sentiments, comme on dit dans les livres à l'eau de rose.

Pour être vite vu, cela, effectivement, a été vite vu. Quand je suis arrivé à l'étude, le fameux lundi, Bodard s'est avancé vers moi, ce qui m'a surpris, et m'a dit : « Je fais les présentations : Lionel, premier clerc, et Martha, la nou-

velle secrétaire », m'aiguillant vers une fille que je n'avais pas encore remarquée, ni bien, ni mal, proprette de tenue, l'air plutôt gentil. Je crois avoir fait bonne contenance ; on s'est serré la main, je lui ai débité deux ou trois banalités polies. Cependant Bodard a compris mon coup d'œil interrogateur : « Lorena ? Elle est retournée chez ses parents, à Toulouse ; elle a trouvé une place là-bas, ce qui l'arrange bien. » Puis, sans malice, parce qu'il est bête, mais pas méchant pour un sou, il a ajouté : « Elle m'a expliqué qu'elle regrettait de n'avoir pu te faire ses adieux, et elle m'a chargé de te dire bien des choses. » Heureusement il n'a pas jugé nécessaire de me les dire, et là dessus on s'est mis au travail ; sans éclat, ce n'est pas mon genre. Mais je garde longtemps en moi ce qui m'atteint, et voilà six mois que ces trois petits mots me persécutent inexorablement : bien des choses.

Voilà à quoi aboutissaient mon amour et, je puis le dire, mon chagrin. Oui, six mois à remâcher cet échec, peut-être plus ridicule que tragique. Car en somme il ne s'était rien passé entre nous qui allât au delà de l'amitié. Elle ne m'avait rien promis, rien dit, même, capable de révéler qu'elle fût en quelque façon attirée vers moi. Pourtant, je la regrettais amèrement ; j'avais l'impression d'avoir subi une défaite irréparable qui avait brisé ma force morale. Bien des choses : l'obsession constante de ces mots soulignait la distance entre ce que j'avais cru espérer et une réalité négligeable. Bien des choses : c'est à cela que tout se réduisait. Avoir espéré, attendu, souffert, regretté. Et qu'en restait-il maintenant ? Rien qu'un découragement total. Et tandis que je ralentissais pour négocier les épingles à cheveux qui précèdent le grand belvédère, une phrase s'imposait à moi, venue des mémorialistes du dix-septième siècle : « À la fin, la place ne pouvait plus résister davantage, et l'on battit la chamade. » Ce lent appel des trompettes et des tambours signifiait que la garnison touchait la limite de ses forces et

qu'elle n'avait plus qu'une solution, se rendre.

Voilà, moi aussi j'en avais assez et je me rendais : inutile de lutter plus longtemps. J'ai arrêté mon auto sur le petit terre-plein, je suis descendu dans le vent frais qui souffle toujours sur les crêtes, venu de la mer, et me suis avancé jusqu'à la balustrade de fer chargée de limiter l'avance des promeneurs. Très loin en dessous la Méditerranée. Je me rappelais les chiffres que donne avec fierté le guide bleu : cap Canaille, 399 mètres, la plus haute falaise d'Europe^a. À droite apparaissait une partie de la baie de Cassis, le port restant dissimulé par une avancée de rochers, la tache blanche des nouvelles constructions, puis la côte découpée par les calanques successives, Port Miou, En Vau, Morgiou, Sormiou... Devant moi, la mer vue de si haut apparaissait tout unie dans son bleu profond où se devinait, en plus clair, la trace de quelques courants. Si haut que tout point de comparaison s'amoussait, sauf peut-être ce bateau de pêcheur réduit à une brindille à la pointe d'un sillage blanc :

« There is a cliff, whose high and bending head
Looks fearfully in the confined deep. »

Voilà que revenaient à ma mémoire des passages du roi Lear. Bien adaptés au lieu, ma foi, sinon à la circonstance. Splendide paysage, et pourtant il m'atteignait à peine. Ah, Lorena !

La balustrade de métal est scellée dans une grande dalle presque horizontale. Je l'ai contournée par la droite et me suis avancé jusqu'au bord. La pente se dérobait net, à peine coupée de quelques plaques d'herbe jaunie et de pitons de calcaire gris, çà et là. Si raide qu'elle excluait toute possibilité de descente. Je ne suis pas sujet au vertige, mais bien à la peur :

a. 399 mètres est l'altitude de la Grande Tête, point culminant du massif ; le cap Canaille proprement dit (cabo Naïou) est à 362 mètres.

« Come on, sir ; here's the place : stand still. How
 fearful
 And dizzy 'tis to cast one's eyes so low !
 The crows and choughs that wing the midway air
 Show scarce so gross as beetles. . .
 The fishermen that walk upon the beach
 Appear like mice ; and yond tall anchoring bank
 Diminish'd to her cock ; her cock, a buoy
 Almost too small for sight ; the murmuring surge
 That on the unnumber'd idle pebbles chafes
 Cannot be heard so high. I'll look no more ;
 Lest my brain turn, and the deficient sight
 Topple down headlong. . . »

Oui, j'avais peur à ce point, l'estomac tordu et les genoux cotonneux ; mais en même temps la volonté de lutter contre cette terreur physique qui m'humiliait, et une sorte d'attirance intellectuelle, malaisée à définir : une solution à tous les problèmes, un terme à toutes les souffrances, dans la noblesse de cette eau merveilleusement bleue, à peine ridée de blanc. La mer m'avait toujours fasciné, voile ou plongée. Quelle plus belle fin ?

« Le ciel fut son désir, la mer sa sépulture ;
 Est-il plus beau dessein ni plus riche tombeau ? »^a

Et cependant que mon esprit effleurait ces idées, mes pieds restaient fermement posés sur du rocher solide, et le bon sens me soufflait à l'oreille que d'ici il n'était pas possible de sauter directement dans la mer, mais tout au plus de se fracasser sur la pente, avec douleur et sans gloire. Que, si j'y tenais vraiment, à deux kilomètres de là, je connaissais une petite corniche, au sommet de la falaise de Cassis, directement surplombante, qui ferait très bien mon affaire. Une analyse claire à ce point pouvait-elle s'accorder au tu-

a. Sonnet de Philippe Desportes.

multe de pensées que l'on prête d'ordinaire à ceux qui vont se suicider ?

À ce moment, une petite voix s'est élevée derrière moi : « Eh monsieur, fais attention, tu pourrais tomber. » Sans réfléchir, involontairement même, j'ai reculé de deux pas, puis me suis retourné : non, ce n'était pas la voix de ma conscience, mais, de l'autre côté de la balustrade, une minuscule fillette me considérant de ses yeux gris, avec cette extraordinaire gravité de la petite enfance. Je me suis approché d'elle et elle a soutenu mon regard avec fermeté, même avec reproche : « Il ne faut pas faire des bêtises comme ça », a-t-elle ajouté d'un ton péremptoire : vraiment, ces grandes personnes se conduisent déraisonnablement, estimait-elle. Moi, je suis bien trop maline pour passer de l'autre côté de la barrière. Heureusement que j'étais là, sinon ce stupide Monsieur était bien capable de dégringoler.

Nous nous sommes regardés un instant, très sérieux tous les deux. À l'arrière-plan, j'ai vu une auto arrêtée près de la mienne, et les parents qui venaient sans hâte rejoindre leur fille. Visiblement, ils avaient confiance en sa sagesse, et je devais leur paraître inoffensif. J'ai enjambé la balustrade, me suis baissé pour être au niveau des yeux gris ; j'ai remercié la miniature, et elle m'a tendu gravement sa menotte en me disant : « Je m'appelle Calina. » Un signe de tête aux parents, et j'ai réintégré mon Alfa.

Un drôle d'ange gardien qui m'avait été envoyé là : au lieu du costaud de service, vaguement déguisé en légionnaire romain, un brimborion, haute comme trois pommes, avec une doudoune bleue et un bonnet de laine péruvien blanc et vert. Ainsi méditais-je, sans la moindre trace d'ironie : j'ai toujours été sensible aux signes et j'ai toujours cru que tout était signe. Et j'étais contraint de constater que cet ange avait établi une distinction pleine d'humour entre le projet de plongée splendide dans la mer et une réalité prosaïque :

« Tu pourrais tomber », comme le résultat d'une très sotte maladresse. Une simple piqûre pour dégonfler d'emphatiques propositions.

Je roulais lentement dans la direction de Cassis : c'était le moment de faire une sérieuse auto-analyse. Avais-je vraiment eu l'intention de me tuer, par désespoir d'amour, pour parler comme les journaux ? Examiner intellectuellement l'idée du suicide, oui, cela arrive, je crois, à tout le monde, à un instant ou l'autre. Être attiré par l'image d'un saut de plusieurs centaines de mètres, glorieusement terminé par une gerbe d'écume blanche sur la mer sombre ; oui, mais sans plus, sans identifier mon propre corps avec cette trajectoire imaginaire. Trop évidemment, le suicide ne m'apparaissait pas comme une solution, sinon sur le plan verbal, c'est à dire sans valeur. Il fallait donc passer outre, renoncer à toute chimère confortablement morbide. Il est médiocre de jouer avec l'idée de se donner la mort lorsqu'au fond de soi-même ont est bien décidé à rester vivant. Merci, Calina.

Et le désespoir d'amour ? Là, il me fallait réfléchir plus à fond. J'ai de nouveau arrêté mon Alfa au bord de la route, et me suis assis sur un petit tertre, dans le soleil et le vent, à côté d'une hutte de pierres sèches, regardant vers le Nord cette fois, et le pas de Belle fille : « So many months have gone by, Lorena. » Et le souvenir toujours douloureux, oui ; et doublement : de l'avoir perdue, elle, et moi, d'avoir éprouvé un échec. Il fallait d'abord balayer les questions d'amour-propre et de responsabilité : je n'avais rien à lui reprocher, et je n'avais rien à me reprocher, du moins par rapport à elle. Mais par rapport à moi ?

On battit la chamade : oui, mon orgueil devait reconnaître sa défaite, en toute honnêteté. Bien sûr, je pouvais me rabattre (quel affreux mot !) sur une autre fille, Martha, par exemple. Mais j'étais sûr de ne pas l'aimer d'amour, et la réciproque était certainement vraie. Ç'aurait été malhonnête,

indigne de nous deux. On n'aime pas par dépit, pour prendre je ne sais quelle revanche. Mais alors j'étais bien contraint de me reposer la question que j'avais examinée durant ma courte maladie : avais-je vraiment aimé Lorena, de cet amour qu'on doit éprouver une seule fois dans sa vie ? Ou bien, depuis son départ, une fixation affective sur ce visage, une cristallisation à la Stendhal ? Mais justement : Stendhal a beau avoir écrit un livre sur l'amour, il n'y connaissait strictement rien ; comme pour la musique sur laquelle il a pondu, disait Berlioz avec énergie, « les plus irritantes stupidités. »

Alors, mon vieux Lionel, c'est le moment d'être lucide avec toi-même, tant pis si cela fait mal. Étais-tu vraiment amoureux de Lorena, ou, plutôt, amoureux de l'amour ? Jusqu'au point de t'être laissé aller à la mélancolique volupté de t'attendrir sur ton amour perdu, de porter ton cœur en écharpe. « Bien des choses » — Cette affreuse banalité démontre que tu lui étais absolument indifférent. Si l'amour attire l'amour, elle aurait dû ressentir en toi un élan particulier, jusqu'au moment où elle aurait voulu voir clair en son cœur. Et toi, tu n'as jamais vu clair dans le tien. Mauvais signe, mon pauvre ami ; sois assez franc pour l'admettre. Dououreux, sans doute, la vérité fait souvent mal, mais il faut s'incliner devant elle. Tu vas donc repartir sans rien ? Bataille perdue, échec, le nom importe peu. Mais il n'y a pas de souffrance inutile, sinon le monde serait absurde, et je veux croire, je crois qu'il ne l'est pas.

Je me suis levé, et d'un pas un peu hésitant mais qui s'affermissait, j'ai regagné mon auto. Elle m'attendait paisiblement, et un court instant je lui ai envié cette placidité. Mais après tout, l'indifférence n'est pas une solution, elle est trop proche du non-être. Allons, il fallait redescendre vers les hommes, ne plus vivre comme si j'étais seul au monde. Et pendant que j'entamais les raides lacets de la descente sur Cassis, je me répétais la phrase de Heine : « Celui qui aime

pour la première fois, même en vain, celui-là est un dieu.
Mais celui qui aime pour la seconde fois, et encore en vain,
celui-là est un imbécile. »